

1

UNE VISITE DÉSAGRÉABLE

Une brume vespérale envahissait le parc, rampante, légère, absorbant les trois grands hêtres qui montaient la garde de part et d'autre du portail, nimbant toute végétation d'une vapeur mauve qui...

Non.

Ça ne va pas du tout.

En réalité, il était 9 heures du matin, je traînais dans ma chambre, m'escrimant sur mon sixième roman, *Les trois filles de Wang Fo*, lorsqu'un fourgon noir vint s'immobiliser devant les grilles de Malenterre. Ni brume ni teinte mauve, juste un temps grisâtre et cafardeux. De mon belvédère, j'observais. Trois personnes en descendirent, une femme, deux hommes. La femme portait un uniforme d'infirmière, les hommes des costumes gris. Moches.

C'est toujours la même chose, lorsque je veux raconter, je me mets à faire des phrases qui enflent, gonflent, et mon

histoire ne quitte pas le caniveau. Je dois rester claire. Surtout que, pour une fois, il ne s'agit pas d'un roman mais de la réalité. La pure et tragique vérité de ma vie qui... (Bon. Je me suis promis de tout bien raconter dans l'ordre en évitant les parenthèses.) J'étais donc à la fenêtre et je les observais.

De leur côté, les trois visiteurs examinèrent un instant les lieux avant que le plus grand s'avance pour agiter la cloche. Il paraissait très calme, sûr de lui, mais, voyant que personne ne se manifestait, il tira à nouveau sur la chaînette d'un geste brusque. Visiblement, ce monsieur n'aimait pas attendre.

À Malenterre, on ne recevait jamais la moindre visite. En dehors de la venue quotidienne du facteur, la présence trihebdomadaire de Philibert Lachasse, mon respecté précepteur, et celle des livreurs approvisionnant le domaine, la plupart du temps la cloche demeurait silencieuse. Du coup, cette visite inattendue m'intriguait. Et, je n'aurais pas su dire pourquoi, elle m'inquiétait aussi un peu, ce en quoi j'étais loin d'avoir tort.

Au troisième tintement, Cornélius, qui, à cette heure-là, officiait en tant que jardinier, daigna abandonner son arrosoir et remonta l'allée d'un pas suffisamment nonchalant pour faire comprendre aux visiteurs qu'ils dérangaient. Il était comme ça, Cornélius, il savait s'exprimer sans utiliser de mots. Toutefois, des mots, ils en échangèrent quelques-uns que, bien sûr, je ne pouvais entendre : depuis trois ans, j'avais obtenu la permission de déménager ma chambre au dernier étage de la tour carrée qui dominait Malenterre. Mon nid d'aigle. De là-haut, je profitais d'une vue impressionnante sur le jardin, les prés,

les vignes entourant le domaine, et, au loin, sur les forêts et les coteaux de notre coin oublié de l'Yonne.

Les visiteurs avaient dû se montrer convaincants, car Cornélius leur ouvrit le passage et les escorta jusqu'à la maison. Tandis qu'ils s'approchaient, je tentai de deviner à leur expression et à leur allure ce qui les amenait dans la propriété familiale. Une infirmière ? À ma connaissance, personne n'était plus malade. Ceux qui l'accompagnaient étaient-ils médecins ? Leur mine cendrée suggérait plutôt une démarche officielle, et d'ailleurs leur façon de lever le menton ne me plaisait pas du tout, mais, avant que j'aie pu me faire une idée plus précise, le trio disparut sous la marquise en fer forgé qui s'élançait au-dessus de l'entrée. Je sortis alors de mon refuge pour me poster sur le palier. De là, on entendait parfaitement tout ce qui se murmurait trois étages plus bas, dans le hall. Mais impossible d'en apprendre davantage : le grelot de Mme McMillan, la gouvernante, couvrait toute la conversation. Elle les introduisit dans une pièce dont elle referma la porte avec soin.

Je n'avais jamais quitté Malenterre. J'en connaissais tous les bruits, le moindre soupir. Aux différents étages, les parquets gémissaient avec une plainte qui leur était propre, les fenêtres laissaient flûter le vent en jouant chacune sa note particulière, et je distinguais le grincement des portes, celle de l'entrée où le verre dépoli vibrait légèrement, celle de la cuisine, plus sèche, celle du jardin qui se refermait avec un bruit sourd. Cette fois-ci, aucun doute, je reconnus sans difficulté la porte du petit salon, ce qui n'était certes pas un exploit étant donné qu'il s'agissait de la pièce où il était coutume d'introduire les visiteurs. Le silence retomba alors sur la maison. Cinq minutes. Dix peut-être, c'est

à dire un temps infini. Enfin, Mme McMillan regagna le hall et glapit :

– Mademoiselle Adélaïiiiiide !

Enfin.

Dans sa voix, plus aiguë qu'à l'ordinaire, je percevais son émotion. Je pris alors le temps de me décoiffer et jetai un rapide coup d'œil dans le miroir qui veillait sur le palier. Sous un pull-over vert pomme à peine troué, je portais un pantalon informe qui ne lui était en rien assorti. C'était parfait. Pas question de m'apprêter pour ces importuns. Je descendis néanmoins les trois étages avec la lenteur d'une reine, m'appliquant à faire craquer chaque marche, comme l'héroïne de *La vengeance du dragon de Lung*, mon quatrième roman resté inachevé. En réalité, je me consumais de curiosité.

Lorsque je pénétrai dans le petit salon, je pris garde de ne pas accorder le moindre regard aux visiteurs et allai m'effondrer dans le fauteuil de l'oncle Francisque avant de m'extasier devant le tableau accroché au-dessus de la cheminée comme si je le voyais pour la première fois, une croûte du XVIII^e siècle représentant le naufrage d'un voilier dans la tourmente. Mais l'œil en coin, je scrutais nos hôtes. Le plus grand, serré dans un costume à fines rayures, s'était posé au bord du canapé, à côté de l'infirmière. Le troisième, plus râblé, carré d'épaules, se tenait debout devant la fenêtre, bras croisés et jambes légèrement écartées. Quant à la femme, elle était boulotte.

– Bonjour mademoiselle, lâcha Costume Serré.

Il parlait comme on lit un formulaire administratif. Son regard était totalement dépourvu d'empathie, ce qui valait sans doute mieux que le sourire tenté par la dame replète assise à sa

droite : son rictus trahissait tout à la fois sa volonté de se rendre avenante et son incapacité à y parvenir. Un manque d'habitude, sans doute.

– Ces messieurs-dames sont venus pour s'entretenir avec vous, mademoiselle, intervint Gladys McMillan.

Je me hâtai de ne pas lui répondre, me contentant de l'interroger du regard mais elle ne put que hausser épaules et sourcils. Apparemment elle ne savait rien.

– Peut-être seriez-vous mieux installée sur cette chaise, suggéra Costume Serré en désignant celle que l'on avait placée face à eux.

– Tout va bien, je dis, lui faisant bien comprendre que je n'avais pas l'intention de bouger un orteil.

J'étais chez moi et je ne les avais pas invités. Un éclat de colère passa dans son regard. Ce bonhomme appréciait très modérément qu'on ignore ses suggestions qui, d'ailleurs, résonnaient comme des ordres.

– Bon, laissa-t-il tomber.

À son ton, je compris aussitôt qu'il ne s'agissait pas d'une capitulation mais d'un repli provisoire. Je venais de gagner une bataille, j'étais encore loin de gagner la guerre. La visite de ces gens était-elle liée à la mort récente de Francisque de Montchâtaing, frère de mon grand-père ? Peut-être venaient-ils m'annoncer un nouvel héritage. Ou bien une ruine définitive (j'ai lu ça dans une cinquantaine de romans, au moins) ? L'infirmière était là pour me réanimer au cas où je tomberais dans les pommes. Ou peut-être apportaient-ils des nouvelles de mon père ? En fait, je n'étais pas à l'aise (pas à l'aise du tout). Heureusement, la présence de Gladys, debout à mes côtés, et surtout

la longue silhouette de Cornélius qui avait pris place près de la porte me rassuraient.

– Vous êtes bien Adélaïde Barbencieux, n’est-ce pas ? reprit Costume Serré.

– Votre présence ici prouve que vous connaissez déjà la réponse à cette question, je murmurai en haussant les épaules.

– J’ai besoin d’une réponse claire, mademoiselle. Êtes-vous bien Adélaïde Barbencieux ?

Il avait pris un ton d’instituteur en colère, ou peut-être même d’officier supérieur menant un interrogatoire. Un policier ? pensais-je alors. Il insista :

– J’attends.

– C’est bien mon nom.

– Parfait. Je me nomme Delorme. Albert Delorme, voici Mme Poudard. Et, euh, le sergent Rabinot.

« Sergent », avait-il dit... Le costaud salua d’un bref mouvement de tête. Chacun de ses sourcils ressemblait à un balai brosse.

– Mademoiselle Barbencieux, je tiens tout d’abord à vous présenter nos condoléances les plus sincères après le décès de votre grand-oncle, Francisque de Montchâtaing.

Blablabla. Le frère de mon grand-père maternel était mort dans son sommeil dix jours auparavant. À 97 ans, tout le monde estimait que c’était un bel âge pour rendre l’âme et, du coup, personne n’avait exprimé un chagrin excessif. D’autant que, au cours des dix dernières années de sa longue vie, Francisque avait vécu reclus dans sa chambre du premier étage où ses collections de papillons, de timbres et de miniatures mogholes l’absorbaient tout entier, surtout depuis qu’il avait abandonné la peinture de natures mortes, ce que personne ne regrettait, l’histoire de l’art

contemporain ne s’en portant pas plus mal. Mme McMillan lui montait ses repas et l’aidait pour sa toilette. Il n’acceptait de quitter son repaire que deux fois par an : le jour de son anniversaire et le matin de Noël où il me glissait cérémonieusement un billet et grignotait un toast au foie gras avant de regagner ses pénates. On l’avait enterré le samedi précédent dans le carré d’herbe cerné de cyprès où, depuis toujours, reposaient les Montchâtaing. Sa tombe jouxtait la stèle dressée en mémoire du frère et de la belle-sœur du défunt, mes grands-parents. De l’autre côté de l’allée, une nuée de coquelicots recouvrait la tombe où ma mère avait été inhumée douze ans auparavant. Avec Francisque, j’avais perdu l’unique lien que j’ai eu avec mes parents. Delorme s’éclaircit la voix avant de reprendre :

– À notre connaissance, la soudaine disparition de votre grand-oncle vous laisse seule.

– Votre connaissance ?

– Vous avez raison, je dois être plus précis. Nous travaillons pour le ministère des Affaires sociales, plus exactement pour la sous-direction des services de protection de l’enfance, et nous disposons des quelques éléments vous concernant que voici : vous vous nommez Adélaïde, Viktoria, Isolde, Ambrosine Barbencieux. Vous êtes née le 22 octobre 1921 ici même au domaine de Malenterre, Yonne, de Thémistocle Barbencieux, dit Thémis, né le 26 juin 1892, et d’Isolde Barbencieux, née Isolde de Montchâtaing le 27 février 1902 et décédée accidentellement le 2 février 1923. Est-ce exact ?

Ça l’était. Et d’entendre défiler mon état civil en trois lignes me mettait mal à l’aise. Je ne voyais décidément pas où ils voulaient en venir.

– C’est un premier point, conclut le visiteur en hochant la tête, visiblement satisfait de la justesse de ses informations. Vous n’avez plus aucun membre de votre famille en vie.

– Ben...

– Oui?

– ... il y a mon père.

– C’est précisément là où je souhaitais en venir.

Delorme sortit un dossier du cartable qu’il avait gardé sur ses genoux et entreprit d’en feuilleter le contenu. Il en isola un rapport bardé de tampons qu’il fit mine de parcourir comme s’il en prenait connaissance à l’instant même.

– J’ai ici un document qui nous a été transmis par le service de la police aux frontières et par le ministère des Affaires étrangères, où il apparaît que monsieur votre père a quitté la France le 6 octobre 1923. Nous perdons un moment sa trace, mais notre représentation consulaire en Chine nous fait savoir qu’il est entré en contact avec nos services de Shanghai pour un problème lié à la perte de son passeport. La déclaration a été faite en date du 3 février 1925. Depuis, le gouvernement français n’a eu aucun contact avec lui. Qu’en est-il de votre côté?

Impossible de lui répondre : dans mon estomac, un trou venait de se creuser tandis que ma gorge se nouait. Shanghai. Aussi loin que je me souviens, c’était la première fois qu’une nouvelle concernant Thémis me parvenait aux oreilles. Cet homme m’apportait la confirmation que mon géniteur était bien reparti de l’autre côté du monde, dans cette ville où il avait connu ma mère. Instinctivement, je m’étais redressée sur mon siège. La Chine. Tout ce que je connaissais de l’histoire des Monchâtaing provenait des rares confidences que Francisque avait bien voulu

me rapporter, et c’était très peu : mes grands-parents maternels, morts à Shanghai, possédaient là-bas une élégante résidence, Thémis avait travaillé pour eux et c’est ainsi qu’il avait rencontré ma mère. Ici, notre maison gardait des traces de ce roman familial, quelques estampes ornaient les murs, des bibelots oubliés se couvraient de poussière, abandonnés sur des meubles en laque tarabiscotés. Un parfum d’Orient flottait à Malenterre sans que plus personne puisse en apprécier l’authenticité. Restait la bibliothèque où Thémis avait abandonné ses livres sur la Chine et où j’aimais me faire oublier... Ainsi, Delorme m’apportait la première nouvelle officielle le concernant, la seule que je reçusse en douze ans d’absence. Thémis s’était envolé sans un mot la veille de mes 2 ans, après s’être assuré de ma survie et accessoirement de mon éducation en embauchant Mme McMillan, Cornélius et mon précepteur. Depuis, plus rien. Il m’avait totalement ignorée et, pour ça, je le haïssais tranquillement.

Delorme attendait ma réponse tandis qu’à ses côtés Mme Poudard, soigneusement amidonnée dans sa blouse blanche, me dévisageait avec intérêt. Ayant abandonné toute tentative de sourire, elle s’était munie d’un bloc et d’un crayon, prête à enregistrer pour l’éternité ce qui sortirait de ma bouche.

– Je vous repose la question plus clairement, reprit Delorme, avez-vous eu des nouvelles de votre père après le 3 février 1925?

– Ma foi...

– N’importe quoi, une lettre, par exemple.

Ignorant où il voulait en venir et n’ayant aucune raison de lui cacher ce qu’il semblait déjà savoir, je me résolus à la franchise :

– En fait... non.